



Comité Européen International Salonais

Voyage dans la Drôme

9, 10 et 11 mai 2008



La Drôme des Collines
région de douces collines et
de prairies

Le Vercors et le Pays de
Royans aux grands sites
naturels

La vallée de la Drôme et le
Diois terre de bergers et de
vignobles

La Drôme Provençale à
l'accent du Midi

Sommaire

- ✚ Un peu d'histoire
- ✚ Madame de Sévigné
- ✚ Lettre philosophique et littérature épistolaire au XVIII^{ème} siècle
- ✚ Villes et villages de la Drôme
- ✚ Bibliographie

Un peu d'histoire



Il y a quelques 12 000 ans, des chasseurs préhistoriques hivernaient dans la grotte de Thaïs située à Saint-Nazaire-en-Royans.

Plus tard, diverses peuplades gauloises habitaient anciennement le territoire dont le département de la Drôme a été formé - les Segalauni, sur la rive gauche du Rhône depuis la rive droite de l'Isère jusqu'au Houblon - les Tricastini, entre le Roublon et l'Aygues, sur les bords du Rhône - les Vertacomiri, dans les montagnes du Vercors - les Viconces, sur la pente des Alpes - les Triulates, dans le Royannais, et les Tricorii, au nord des Voconces.

Pendant que le génie romain colonisait ce pays, le passage des légions qui se disputaient l'empire et les irruptions des peuples du Nord le couvraient de sang et des ruines. Prétendants et barbares le traitaient en pays conquis. Ce pays accueillit le christianisme comme un libérateur. Valence, Die, Saint-Paul-Trois-Châteaux eurent leurs églises et leurs martyrs.

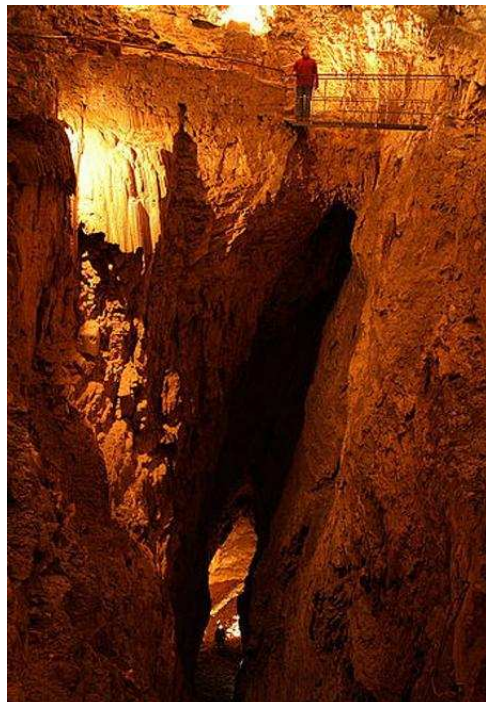
Après les Wisigoths en 412, les Alains en 430, les Bourguignons vinrent en 460 se fixer dans le Valentinois et y fondèrent un royaume qui dura jusqu'au milieu du VIII^{ème} siècle. Mais à peine délivré de leur joug par les rois francs, ce pays eut à subir les Sarrasins. Aux Sarrasins succédèrent, en 860, les pirates normands qui pillèrent et ravagèrent la vallée du Rhône.

Cependant, vers la fin du IX^{ème} siècle, Valence et le chapitre de Die en vinrent aux mains. Les évêques voulaient régner sans partage dans le Valentinois, et la puissance des comtes leur faisait ombrage. Cette guerre dite des épiscopaux ne finit que par la cession du Valentinois à la couronne de France.

Plus tard en 1498, Louis XII l'érigea en Duché-pairie, et le donna à César Borgia pour obtenir les faveurs du pape Alexandre VI, mais il ne tarda pas à se repentir de sa donation. César Borgia ayant embrassé le parti espagnol contre la France, le roi le déclara coupable de félonie, et lui retira son duché qui revint à la couronne.

Puis, François I^{er} en fit don à Diane de Poitiers pour en jouir pendant sa vie. Mais en 1642, le valentinois passa aux princes de Monaco, qui l'ont conservé jusqu'à la Révolution.

Entre 1942 et 1944, la résistance s'organisa dans le Vercors.



La grotte de la Luire

C'est sous ce vaste porche d'entrée que l'hôpital du maquis vient se réfugier en juillet 1944.

Madame de Sévigné

«[...] Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous, et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux. [...]»

Madame de LaFayette



5 février 1627 - Bourgogne
6 avril 1696 - Grignan

Ses lettres sont le recueil épistolaire le plus considérable et le plus parfait du XVII^{ème} siècle. Elles sont d'abord un document d'histoire de premier ordre, non pas tant pour le détail matériel et chronologique des faits, que pour l'expression de la vie et des mœurs d'une société d'un siècle. Elle nous découvre la cour, le monde, certains coins de la province, avec une vérité et une force pittoresque que nul faiseur de mémoires, si ce n'est Saint-Simon, n'a dépassé. Mais l'intérêt humain égale l'intérêt historique : Mme de Sévigné, qui aime tant les moralistes, est moraliste aussi. Elle note en passant les effets et les signes des caractères, elle nous fait connaître l'homme en causant des hommes avec qui elle vit. Enfin elle a réellement une imagination d'artiste : elle a la vision puissante, claire et colorée des choses, elle sait voir et faire voir. Parmi les écrivains de profession, il y en a peu qui aient à leur service une pareille puissance d'imaginer et de rendre. Avec son ton de causerie enjouée, spirituelle, malicieuse, elle est un des grands peintres de notre littérature. Elle a l'expression originale, imprévue, qui surprend et qui saisit, peu d'écrivains ont eu plus de trouvaille, de style. Elle écrit très naturellement, mais non pas négligemment. Si elle laisse *trotter sa plume la bride sur le cou*, elle la surveille pourtant et elle sait dégager ses idées et trouver à coup sûr la forme exquise et achevée. Quand elle se met devant son papier, elle a dans l'esprit, amassé au cours des entretiens et des visites, façonné et déjà préparé dans les heures de solitude et de recueillement, tout ce que sa plume y va légèrement déverser.

Les lettres de Mme de Sévigné étaient vivantes. Les premières qui furent publiées parurent dans les *Mémoires de Bussy* (1696) et dans ses *Lettres* (1697) et *Nouvelles Lettres* (1709).

C'est Monmerqué qui a préparé la meilleure édition qu'on ait de Mme de Sévigné, celle de la *Collection des grands écrivains de la France* (Paris, 14 vol., in-8 et un album, 1862-1866). Cette publication a été complétée par des *Lettres inédites* publiées par Ch. Capmas (1872, 2 vol., in-8). Les manuscrits autographes d'une partie des lettres de Mme de Sévigné sont conservés et dispersés chez les collectionneurs et dans les bibliothèques.

On recense aujourd'hui 1120 lettres de Mme de Sévigné, dont 764 à sa fille Mme de Grignan, 126 à son cousin Bussy, et 220 lettres adressées à 29 autres destinataires.

Extraits

Lettre 131, *Pléiade*, t. I, p. 149-150, 1671. A propos de la première lettre écrite par Mme de Sévigné après le départ de sa fille en Provence. Le début d'une exceptionnelle correspondance qui va durer jusqu'à la mort de la marquise.

«[...] J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant. Il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme, et en effet, quelle rude séparation ! [...]»

Lettre 327, *Pléiade*, t.I, p. 594-595, 1673. « C'est mon unique plaisir que de vous écrire ; vous êtes à Salon, ma pauvre petite [...] »

Lettre philosophique et littérature épistolaire au XVIII^{ème} siècle : enjeux philosophiques de la lettre dans les Lumières françaises

La lettre est une forme dominante de l'écriture au XVIII^{ème} siècle. Non seulement du fait de la multiplication des correspondances, mais encore parce que la lettre triomphe en littérature sous la forme du roman épistolaire. La forme épistolaire investit, au XVIII^{ème} siècle, toutes les avenues du discours, et manifeste, plus fortement que jamais, son impossibilité constitutive à être définie par un genre, une thématique ou un modèle discursif déterminé.

L'univers épistolaire des Lumières surprend ainsi par son ampleur et sa diversité, où se mêlent des œuvres de fiction, des textes philosophiques, des libelles, des journaux de voyage et les correspondances privées des écrivains et des philosophes. Et, d'emblée, la lettre paraît étroitement liée au rajeunissement, au remaniement et à la diffusion des savoirs qui caractérisent les Lumières françaises, dans la mesure où l'invention d'une narration polyphonique qui défie le système des genres permet aussi bien de revisiter les cadres traditionnels de la pensée que de résoudre les conflits esthétiques rencontrés par le roman accusé tantôt d'in vraisemblance, tantôt de réalisme grossier.

Dans ce contexte d'un univers épistolaire élargi, comprendre ce que pourrait être un usage philosophique et spécifique de la lettre ne va pas sans soulever quelques difficultés.

D'une part, la théorie ne correspond pas à la pratique en la matière, ni non plus à l'engouement pour ce genre. Les manuels épistolaires ont, en effet, peu évolué du XVII^{ème} siècle à la Révolution française, et mettent essentiellement en avant l'usage codifié des formules de convenance. L'art épistolaire s'y donne ainsi comme une image assez fidèle de l'étiquette et de la politesse du temps, et ce, bien que la lettre représente par ailleurs, comme nous pouvons le voir dans l'article «Lettre» de l'*Encyclopédie*, un certain idéal littéraire de "style simple, libre, familier, vif et naturel", où l'homme paraît "sans déguisement et sans affectation".

D'autre part, l'univers épistolaire du XVIII^{ème} siècle est tout particulièrement représentatif de cette intrication du littéraire et du philosophique qui caractérise les Lumières françaises, si bien qu'à la question de la possible détermination d'un genre épistolaire, s'ajoute celle, aussi délicate, de savoir ce qui, au XVIII^{ème} siècle, prend le nom de philosophie. L'indétermination d'une philosophie qui paraît résider aussi largement dans des pratiques littéraires que dans des thèses, et la plastique polymorphe de l'art épistolaire vont de pair. Voilà qui nous suggère de procéder en dégageant, dans un même mouvement, une poétique de la lettre et sa portée philosophique en tenant compte de la fluidité des philosophies du XVIII^{ème} siècle et de la contamination des genres.

La dignité du particulier

L'essor de l'art épistolaire au XVIII^{ème} n'est compréhensible qu'à partir de l'entrée de la lettre en littérature avec les *Provinciales* (Pascal), les *Lettres portugaises* (Guilleragues) et les *Lettres* de Madame de Sévigné.

En mettant la lettre au service de la polémique, Pascal invente tout à la fois un genre et un style en mêlant citations et dialogues, narration et argumentation.

Dans l'ensemble, la fortune littéraire de la lettre est essentiellement liée à son authenticité réelle ou supposée, authenticité bien différente de la véracité ou de la vraisemblance, dans la mesure où elle concerne d'abord la vérité stylistique de l'énonciation, la vérité d'une expression des émotions.

La spontanéité et le naturel de la lettre symbolisent ou revendiquent le primat de la conscience individuelle. Le discours épistolaire n'est plus, comme dans l'Antiquité, le deuil de la parole publique, et la lettre n'est plus vraiment cette "conversation dans l'absence" dont parlait Cicéron.

Elle se présente, à la fin du XVII^{ème} siècle, comme l'exaltation de la dignité du particulier, et comme la défense et l'illustration d'un jugement authentique et personnel.

L'ordre des mœurs

Mais si la forme épistolaire continue de représenter cette indépendance d'esprit, et cette sincérité attachée à l'expression privée, sa signification politique s'est accentuée. Les romans épistolaires doivent davantage à Pascal pour l'ardeur polémique et à Madame de Sévigné pour les tableaux de la ville et de la cour.

La passion elle-même y devient politique, comme le montrent respectivement et différemment les *Lettres persanes* (Diderot) et les *Liaisons dangereuses* (de Laclos).

L'analyse de la vie amoureuse, stratégie et sentiments confondus, engage ainsi une réflexion sur les bases passionnelles de la vie en société. C'est au demeurant le roman dans son ensemble qui se transforme, en se proposant l'étude des mœurs, domaine qui constitue une découverte majeure de la philosophie des Lumières. L'ordre des mœurs, cette moralité concrète, partagée entre les conduites et les normes, les usages et les valeurs, requiert, en effet, une narration susceptible de rendre sensible les ressorts et les vicissitudes de l'expérience morale (le *Candide* de Voltaire).

Quant à la lettre, elle apparaît, dans ce contexte, comme la forme la plus aboutie de cette narration expérimentale. D'abord, parce qu'elle permet d'écrire comme l'on parle, de parler comme l'on pense et de penser selon l'ordre des choses qui se présentent à l'esprit. Elle permet aussi d'exposer ce que la pensée et le sentiment, aussi singuliers et solitaires soient-ils, doivent au monde où ils prennent leur origine, monde d'où la lettre s'abstrait dans la liberté de l'instant d'écriture, mais où elle retourne par l'envoi et où elle veut agir par la persuasion.

Une écriture philosophique : la discontinuité

La lettre est un facteur essentiel dans la diffusion des idées philosophiques. S'il est possible de rattacher la pratique épistolaire au cosmopolitisme des Lumières, le plus remarquable est ici sans doute que le naturel et la spontanéité de la lettre jouent comme autant de procédés et d'artifices dans les correspondances destinées à être ostensibles et dans les lettres ouvertes, tandis que, dans les essais comme les *Lettres philosophiques* de Voltaire et la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* de Diderot, la forme épistolaire prend valeur de manifeste pour la philosophie nouvelle. L'authenticité, la distance et la discontinuité épistolaires prennent alors une signification qui tient tout à la fois à la critique de la position d'autorité et à la critique des systèmes, caractéristiques de la philosophie des Lumières. La discontinuité a valeur méthodologique. Elle sert tout d'abord la diversité des observations, comme dans les *Lettres philosophiques*, où elle permet de tracer le portrait d'une nation dans toute la variété de ses activités, institutions politiques et choix économiques, pratiques religieuses, théories scientifiques et médicales. D'autre part, la fragmentation du texte épistolaire se montre réticente à l'enchaînement démonstratif et à sa continuité argumentative qui visent avant tout à convaincre et à produire l'évidence. En s'appuyant sur l'envoi et l'adresse, la lettre s'abstient le plus souvent de conclure : elle fait de son étonnement une question au destinataire auquel elle confie le soin de juger, d'évaluer les pertinences ou de redistribuer les arguments. Les détours favorisent les rapprochements, l'analogie et la conjecture, qui procèdent par déplacement des modèles et des concepts, en quoi l'écriture de la lettre se laisse rattacher à l'épistémologie du délire philosophique défendue par *L'interprétation de la nature*. On trouve ainsi dans les *Lettres philosophiques* un art de la conclusion différée, qui laisse au lecteur le soin de tirer la leçon des faits qui lui sont présentés.

Une écriture philosophique : la distance

De même que la discontinuité épistolaire favorise un scepticisme anti-systématique, la distance joue du relativisme en travaillant à révéler la variété des positions et des points de vue qui en dépendent. Les *Lettres persanes*, ces fictions épistolaires, répondent aux récits de voyage qui font de l'étranger un modèle, un miroir ou une anamorphose de l'Europe philosophique, comme on peut le voir dans le *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot. Une Europe étrangère à elle-même apparaît ainsi dans le regard de Persans et de Turcs imaginaires, lorsque le point de vue de l'étranger transforme les choses les plus familières en objet de curiosité et d'étonnement. De la même façon que le roman opère en inversant le point de vue du récit de voyage, les pratiques fictionnelles de la lettre empruntent ici à des modes de l'écriture véridique pour en révéler l'essence. C'est une narration qui établit un rapport en jouant de l'écart. Et la distance, qui sépare l'épistolier de son destinataire, symbolise le détour nécessaire à la réflexion, ou le recul indispensable à la prise de conscience, tandis qu'en exprimant essentiellement l'altérité sous la pure forme de la différence de condition et de lieu, l'étranger définit le point de vue sous lequel il serait possible à chacun de se voir lui-même.

Une écriture philosophique : l'authenticité

Comme l'écriture autobiographique, l'écriture épistolaire paraît avoir pour fonction de pallier le défaut de présence de l'écriture qui toujours procède en substituant les signes aux choses. En dégageant le discours de la sphère sociale où domine le souci de paraître, en montrant l'homme au naturel, la lettre privilégie, en effet, l'être (Rousseau). L'artifice épistolaire vise alors à détourner la vigilance critique du lecteur ; la forme personnelle de l'énonciation, le ton de la connivence et de la privauté peuvent, en effet servir, à masquer la violence du parti pris, et à faire passer l'énumération des raisons pour une argumentation.

L'artifice épistolaire peut prétendre à être la forme la plus pure de la sincérité et le commencement de la vérité, lorsque celle-ci est envisagée comme une série de point de vue.

La lettre : une figure de l'unité de la philosophie

L'extension de l'univers épistolaire au XVIII^{ème} paraît ainsi être affaire de philosophie à plusieurs égards, quand le roman emprunte la forme épistolaire pour l'étude des mœurs, et lorsque l'écriture philosophique la met au service d'un scepticisme anti-systématique et d'une théorie des positions. Lire dans le dispositif épistolaire l'expression privilégiée d'une posture philosophique, caractérisée par l'indépendance et la critique, revient d'une certaine façon à définir la philosophie comme une sagesse, où l'art d'écrire ce qu'on pense et les choses comme elles viennent, l'emporte sur le vrai et le connaissable.

La philosophie se dessine comme le savoir-vivre et le savoir-penser d'un esprit curieux de la nature et des inventions des hommes, aussi rompu aux subtilités des Lettres qu'averti des folies humaines.

Le champ de la philosophie recouvre ainsi un art de penser qui est également un art de vivre, et la philosophie est, pour les Lumières, un mélange de métaphysique, de science, de polémiques et d'audaces politiques et religieuses.

La lettre symbolise ainsi la paradoxale unité de la philosophie des Lumières, et la curiosité méthodique de la pensée se détournant d'elle-même pour se retrouver dans la diversité des choses et des relations. *Anne Léon, docteur en philosophie.*

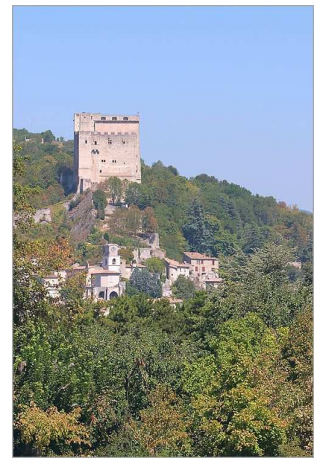
Les villes et villages de la Drôme

Buis-les-Barronies

Les baronnies, petite région de la pointe méridionale du Dauphiné, doivent leur nom à trois seigneuries qui étaient gouvernées par des barons du Saint Empire. Posée dans un nid de verdure, sur la rive droite de l'Ouvèze, cette petite ville fleurit déjà bon la Provence, avec son ciel lumineux, ses promenades plantées de platanes et les oliviers et amandiers qui l'entourent. Elle a aussi un parfum des temps révolus, que l'on respire, par exemple sur la place du marché, bordée d'arcades basses aux piles trapues, qui remontent au XV^{ème} siècle. Le passé s'attarde également dans les petites rues de la vieille ville, aux nombreux passages voûtés et aux belles portes à heurtoirs, ou dans les couvents des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Crest

Le donjon, qui veille sur cette ancienne ville forte est l'un des plus élevés de France. La Tour, comme on appelle ici, ce formidable donjon rectangulaire de plus de 50 m de hauteur, est le seul vestige d'un château démoli en 1632 sur l'ordre de Richelieu. Il remonte au XI^{ème} siècle mais fut remanié aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles. Le panorama très étendu, dont on jouit de la terrasse supérieure, fait un peu oublier que ce magnifique spécimen d'architecture féodale servit souvent de prison, et encore sous Napoléon III, lorsque y furent enfermés les paysans des environs hostiles au coup d'état de 1851. Crest possède aussi un superbe escalier, celui des Cordeliers, taillé en partie dans la roche, un hôtel de ville avec une belle porte Renaissance, un beffroi avec son jacquemart, et tout un dédale de passages voûtés et de vieilles rues aux noms évocateurs : rue des Vieilles prisons, rue Courre-Commère, rue des Cuiretteries..



Die

Cette petite sous-préfecture, ancienne capitale des Voconces, portait à l'époque romaine le nom de Dea Augusta. Bien abritée des vents dans sa riante vallée encadrée de montagnes, la ville conserve quelques traces des constructions gallo-romaines. Le plus intéressant des vestiges antiques est l'arc réencastré dans une porte fortifiée flanquée de deux tours, la porte Saint-Marcel. Mais les remparts élevés à la hâte au III^{ème} siècle, pour protéger la cité contre les Barbares, avec des blocs provenant des monuments romains, recèlent aussi des pierres sculptées que les fouilles ont mises au jour ici et là. De la période médiévale, la cathédrale Notre-Dame ne garde qu'un mur et un beau porche roman que surmonte une tour carrée du XV^{ème} siècle, à quatre étages. Le reste remonte au XVII^{ème} siècle. Le palais de justice et la mairie occupent l'ancien palais épiscopal. La chapelle, restaurée en 1962, abrite une mosaïque du XII^{ème} siècle d'un symbolisme compliqué, qui représente les fleuves du paradis terrestre. Les amateurs de poésie chercheront dans les vieilles rues voûtées et les jardins secrets de la ville le souvenir d'une mystérieuse comtesse de Die (XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle) à laquelle on doit d'émouvants chants d'amour.

La Garde-Adhémar

Cet ancien village fortifié est fièrement campé sur une garde (promontoire) d'où l'on découvre la plaine du Rhône, le Tricastin et, au-delà du fleuve, les contreforts du Vivarais. La très belle église, au clocher octogonal à deux étages, appartient au style roman provençal. Elle présente un plan rare en France mais que l'on retrouve dans les régions rhénanes : deux absides opposées, dont l'une regarde vers l'orient et l'autre vers l'Occident. Harmonie des formes, équilibre des volumes, sobriété de la décoration, belle envolée de la nef, tels sont les caractéristiques de ce séduisant édifice. A deux kilomètres de là, dans un frais et agreste vallon, on célébrait jadis le culte de la fécondité et de la Prospérité.

Grignan

Erigé sur une butte le très beau et magnifique château qu'aima tant Madame de Sévigny. La grande façade du Midi, tournée vers le Ventoux, a été reconstruite selon les plans originaux. Encadrée par deux tours rondes et terminée par une belle corniche surmontée de flammes, elle comporte trois niveaux de hautes fenêtres que séparent des pilastres, des colonnes, des niches à coquille. Dans l'église Saint-Sauveur, se trouvent les tombeaux des Adhémar de Monteil ainsi que celui de Madame de Sévigny. La principale curiosité de la ville basse est un monumental lavoir entouré d'un portique qu'on appelle ici le « temple romain ».

Hauterives

Monument de l'inutile qu'éleva un facteur obstiné, le palais idéal est selon André Malraux « le seul exemple en architecture de l'art naïf ». Joseph-Ferdinand Cheval édifia au cours de trente trois années d'un labeur acharné, une étonnante construction que personne ne devait habiter et qui tient du temple khmer, de la mosquée, du sanctuaire hindou, du château féodal, du chalet suisse, de la maison Carrée d'Alger et de la grotte de Lourdes.

Léoncel

Minuscule commune de la vallée de la Lionne. Son abbaye qui, malgré son accès difficile et son isolement (900 mètres d'altitude) se développa sous la double protection des papes et d'une grande famille seigneuriale, les Poitiers-Valentinois jusqu'à la Révolution, où elle fut saccagée. En revanche, l'église en état et qui baigne dans une solitude mélancolique est peut être le plus beau sanctuaire roman du Dauphiné.

Montbrun-les-Bains

Le village offre l'attrait de sa tour de l'Horloge à créneaux, de ses étroites ruelles escarpées, de ses arcades, de ses maisons branlantes qui prennent une si belle couleur au soleil couchant. Dans le château, naquit en 1530 Charles Dupuy, seigneur de Montbrun, l'un des chefs protestants durant les guerres de religion, qui fut décapité à Grenoble en 1575.

Montélimar

La ville dont le nougat fait aujourd'hui la fortune était au Moyen Age une puissante place forte. Dominé par la tour de Narbonne, grosse bâtisse carrée de 24 mètres de haut, le château se compose d'un donjon rectangulaire flanqué de trois autres tours et présente un échantillonnage fort complet des systèmes de fortification utilisés du XII^{ème} au XVII^{ème} siècles. Des neuf portes qu'elle comptait jadis ne subsiste que la porte Saint-Martin.

Nyons

Dans « cet admirable pays de collines heureuses et de lumière » comme disait Giono, la ville s'annonce par un troupeau de tuiles plates dominé par quantité de vieilles tours. La ville, déjà connue des Grecs, fut au Moyen Age un certain temps dans la mouvance provençale avant de devenir dauphinoise.

Ville natale de René Barjavel (1911 – 1985)



Romans-sur-Isère

C'est dans la collégiale Saint-Bernard que fut signé, en l'an 1349, le traité par lequel le Dauphiné entra dans le royaume de France. Rivale heureuse de Valence au Moyen Age, Romans vivait de l'activité drapière et du commerce résultant de la présence, à cet endroit, d'un pont de pierre sur l'Isère. Décimée par les épidémies de peste et les guerres de religion, la ville perdit de surcroît son industrie de draps et ne retrouva pas sa prospérité d'antan, malgré l'installation de tanneries et d'usines de chaussures.

Saint-Paul-Trois-Châteaux

« Un des chefs-d'œuvre les moins connus et les plus parfaits de ce roman provençal qui a conservé tant de caractères antiques. Tant de gravité romaine » (Marcel Brion). La cathédrale des XI^{ème} et XII^{ème} siècles se caractérise par la beauté et la sobriété de son architecture. La nef, très haute eu égard à la largeur, est éclairée, ce qui est rare dans le roman provençal. Les fenêtres sont incluses dans un véritable ordre d'architecture et les impostes s'ornent de grotesques et de mufles d'animaux.

Saint-Restitut

Dans ce beau village du Tricastin, une mystérieuse tour funéraire (elle serait édifiée sur l'emplacement du tombeau de saint Restitut) porte des bas-reliefs impossibles à dater avec quelque certitude.

Suze-la-Rousse

Campé sur le roc, son château est la plus impressionnante des forteresses quadrillant le Tricastin. Il était à l'origine un rendez-vous de chasse des princes d'Orange. L'extérieur revêt un appareil guerrier qui rappelle la Bastille de Charles V, sa contemporaine. Dévasté à la révolution, il fut remis en état à la fin du XIX^{ème} siècle, et on lui ajouta alors quelques échauguettes. Il fut de nouveau restauré dans les années 1960. Dans le parc se trouvent les restes du jeu de paume construit, dit-on, en trois jours et trois nuits, en 1564, lorsque le roi Charles IX, dont c'était l'amusement, fit halte à Suze avec sa mère, Catherine de Médicis.

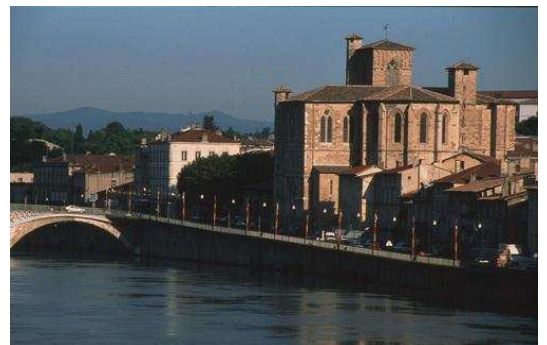
Valence

« Le bonheur, le naturel que j'avais déjà cru remarquer à Vienne éclatent bien plus encore à Valence ; nous voici tout à fait dans le Midi » Stendhal.

Bâtie en terrasse sur le Rhône, face au rocher portant le château de Crussol, Valence fut fondée par les romains. La ville eut un évêché dès le milieu du IV^{ème} siècle. Elle fut gouvernée par ses évêques au Moyen Age et fut la capitale nominale du fameux duché du Valentinois, qui appartient, entre autres, à César Borgia, à Diane de Poitiers et à Henri Grimaldi, prince de Monaco. Elle eut pour étudiant François Rabelais, elle vit exécuter Mandrin (26 mai 1755), elle accueillit, à la veille de la révolution, le lieutenant en second Bonaparte, et vit mourir un pape (Pie VI en 1799). Cette ville riche en histoire l'est un peu moins en monuments anciens. La maison des Têtes (1530) – La maison Dupré-Latour – Le Pendentif (1548) – La cathédrale Saint-Apollinaire (XI^{ème} siècle)

L'art roman du Tricastin

Cathédrale de Saint-Paul-Trois-Château, églises de Saint-Restitut et de La Garde-Adhémar, chapelle du Val des Nymphes, ces sanctuaires du Tricastin, auxquels le temps écoulé et la chaude lumière méridionale, prêtent une belle patine dorée, se rattachent à la grande famille de l'école romane provençale. D'une façon générale, ils se caractérisent par la puissance et la netteté des volumes, la beauté des appareils, la persistance de l'art antique dans l'ornementation. Les nefs sont élancées, les grandes arcades très ouvertes, la décoration extérieure (portail à fronton, chapiteaux à feuilles d'acanthe) est plus abondante que la décoration intérieure. Il semble que certaines églises du Dauphiné soient nettement antérieures à leurs homologues de Provence. Ainsi le porche inachevé de Saint-Paul apparaît comme le précurseur des grandes compositions de Saint-Trophime d'Arles ou de Saint-Gilles-du-Gard, auxquelles il aurait servi de modèle.



Bibliographie

Jean Choleau, *Le Grand Cœur de Madame de Sévigné*, Vitre, Unaviez Arvor, 1959.

Roger Duchêne, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Fayard, 1982, rééd. 2002.

Fritz Nies, *Les lettres de Madame de Sévigné, Conventions du genre et sociologie des publics*, Paris, Honoré Champion, 1992.

Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002.

Pierre Danger, *Émile Augier ou le théâtre de l'ambiguïté : éléments pour une archéologie morale de la bourgeoisie sous le second empire*, Paris : Harmattan, 1998.

Vercors (Jean Bruller), *Le silence de la mer*, Ed. de Minuit, 1942

Robert Redeker, *Voltaire : il était à lui seul l'opinion publique*, Marianne n°546, 2007